

Impressions de guerre : le général Guillaume-Henri Dufour et la campagne du Sonderbund

Autor(en): **Richardot, Philippe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): - **(2021)**

Heft 6

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-977731>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Histoire militaire

Impressions de guerre : Le général Guillaume-Henri Dufour et la campagne du Sonderbund

Philippe Richardot

Historien

Le général Guillaume-Henri Dufour (1787-1875) a laissé plus qu'une trace dans l'histoire helvétique. Si l'on veut aller droit au but, il a défini les traits moraux de la Suisse moderne qui sont humanisme et neutralité et, plus encore que le titre de « pacificateur » donné par la Diète fédérale, il est l'âme de la nouvelle Confédération helvétique née de ce que lui-même a refusé d'appeler la guerre du Sonderbund. Ce Genevois né en Allemagne à Constance qui, de son aveu, s'avère incapable de parler correctement la langue de Goethe, est forgé dans les feux de la Grande Armée napoléonienne. Élève de l'École Polytechnique de Paris à une époque où l'Empire déborde le cadre géographique de la France, il devient capitaine du génie chargé des fortifications à Corfou où il connaît le baptême du feu, y est même brûlé vif dans une barque lors d'une escarmouche côtière contre les Anglais. En 1817, son bonapartisme lui vaut d'être proposé à un poste secondaire à condition de se naturaliser Français, il retourne donc à Genève. Ses connaissances solides en mathématiques et en génie lui valent d'être un pédagogue à rayonnement européen et un rénovateur tant civil que militaire. Les quais, le cadastre et les fortifications de Genève sont modernisés, le premier pont à hauban métallique est dressé, de même en 1852 il dessine les plans de la ligne de chemin de fer Genève-Lyon. Sa vision dépasse celle du canton, sans doute influencé par son expérience de la Grande Nation, Dufour veut insuffler un esprit national à la Confédération. Inquiet d'un embrasement de l'Europe qui toucherait la Suisse, il est un des inspirateurs de l'école militaire centrale de Thounne créée en 1819 où il enseigne le génie militaire et l'état-major jusqu'en 1831. Il écrit plusieurs traités d'art militaire traduits en allemand : *De la fortification permanente* (1822), *Mémorial pour les travaux de guerre* (1824), *Cours de tactique* (1840). Il favorise dès 1827 les grandes manœuvres intercantoniales et interarmes ainsi que les banquets entre officiers francophones et « germaniques » comme

on disait alors, imposant le drapeau helvétique dans sa forme actuelle plutôt que ceux des cantons. Parmi ses élèves, il a un certain prince Louis-Napoléon Bonaparte, officier d'artillerie. Le respect de l'élève au maître se révèle utile plus tard quand un diplomate arrogant du Second Empire exige de la Suisse d'extrader certains exilés. Dufour plaide avec succès la cause de la neutralité helvétique auprès de celui qui était devenu Napoléon III. La plus longue œuvre de sa vie est la carte de Suisse, un atlas où il utilise les connaissances acquises à l'état-major français. Il y fait le choix de la projection oblique matinée de projection verticale, se promettant de « *de ne s'astreindre rigoureusement ni à l'un ni à l'autre* », signe de son pragmatisme. C'est un travail collégial de trente-deux ans débuté en 1833. Le plus grand défi de sa vie est la guerre du Sonderbund, quand sept cantons catholiques se sentant religieusement discriminés, lancent du 3 au 29 novembre 1847 ce qu'il faut bien appeler une guerre de sécession. Mais tel n'a pas été le cas avec seulement vingt-cinq jours d'opérations militaires et 93 morts, chiffres qu'il faut comparer à la guerre de Sécession entre le Nord et le Sud des États-Unis, 1'665 jours de guerre entre 1861 et 1865, de 600'000 à 700'000 morts. Si la guerre du Sonderbund n'a pas été un équivalent suisse de la guerre de Sécession américaine, tout le crédit en revient au général Dufour. Cette expérience, il l'a consignée par écrit et elle a été publiée un an après sa mort. De cet écrit sont tirées ses impressions de guerre¹.

Les aspects tactiques

Pendant la campagne du Sonderbund, le premier ordre de Dufour donné depuis Berne le 4 novembre 1847 est empreint de modération : « *Faire tout son possible pour*

¹ Guillaume-Henri Dufour, *Campagne du Sonderbund et événement de 1856. Précédé d'une notice géographique*, Neuchâtel, Genève, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1876.

éviter les conflits sans résultat.»² Les guerres d'alors, comme d'aujourd'hui, sont faites d'une multitude d'engagements ou d'accrochages qui précèdent ou suivent les batailles. On en compte plus de 2'000 pour la guerre de Sécession américaine. Il y a des morts et les résultats sont indécis. Donc ne pas hasarder la troupe dans des pointes inutiles est une sagesse première qui limite les pertes des deux côtés, objectif tacite de Dufour. Aux plans tactique et stratégique, Dufour attaque du fort au faible et, à la manière de Napoléon, bat les adversaires au détail, c'est-à-dire l'un après l'autre. Il définit ainsi son système de guerre écrivant, comme César, à la troisième personne : « *Le général Dufour, pour ne pas compliquer la situation et pour s'assurer le plus de chances possibles de réussite, par une concentration convenable de ses forces, seul moyen à ses yeux d'en finir promptement et d'épargner le sang, ne consentit jamais à mener deux choses à la fois.* »³ Les deux batailles préliminaires à ce qui peut dégénérer en long sièges autour de Fribourg et de Lucerne obéissent au schéma de l'encercllement, du « *boa constrictor* »⁴. Lors de la bataille de Fribourg, les défenseurs disposent en avant de trois grandes redoutes, de nombreuses batteries et les routes sont barrées d'abattis et de mines. Dufour s'assure d'une supériorité de 20'000 hommes soutenus par 60 pièces contre 10'000 à 15'000. Pour faire tomber Lucerne, il réunit cinq divisions d'environ 60'000 hommes contre 40'000 défenseurs. Les attaques sont menées simultanément avec une diversion et une attaque principale. Pour ce que Guibert appelait la grande tactique et qu'on appelle aujourd'hui l'art opérationnel, soit les mouvements de troupes, Dufour utilise les manœuvres concentriques avec des colonnes capables de communiquer entre elles par des chemins de traverse et de s'appuyer mutuellement. Ordre est donné aux colonnes attaquées en tête par l'ennemi de s'arrêter et d'attendre d'être dépassées par les autres. Le contraire les verrait s'aligner et se disperser pour la bataille, enregistrant des pertes inutiles. La manœuvre, la vitesse déjouent le combat.

Selon Dufour, la faiblesse des pertes malgré les positions défensives fortes des insurgés derrière des rivières, sur des hauteurs et dans des bois, s'explique par la nature même du terrain : « *L'armée fédérale n'eut, dans les différents combats qui furent livrés sur le territoire de Lucerne, qu'une cinquantaine d'hommes tués et environ deux cents blessés. C'est que, dans un pays extrêmement couvert et accidenté, les feux ont très-peu d'effet; la presque totalité des coups se perd contre les troncs d'arbres et les rochers où les hommes s'abritent, on ne s'y aborde que difficilement; tout s'y décide par des marches et des manœuvres.* »⁵ Une quinzaine d'années plus tard, les progrès balistiques des fusils rayés et des munitions explosives d'artillerie controuvent cet avis, éternel combat de la flèche et du bouclier.

Les forces morales

Le général Dufour incarne les valeurs morales les plus élevées : chrétien sincère et pratiquant, Chevalier et Grand Cordon de l'Ordre des Saints Maurice et Lazare, Franc-Maçon de tradition comme membre de la Respectable Loge *Alpina* qui, contrairement à une idée répandue, engage à la défense de la religion chrétienne sans esprit de parti. Il développe une vocation hospitalière très jeune quand, à l'époque du Directoire et de l'occupation française, un hôpital militaire est installé à Genève. Il s'y porte volontaire et voit de près mutilations et souffrances que cause la guerre. Ce spectacle à un âge encore tendre explique sa volonté de réduire les pertes humaines et beaucoup plus tard son engagement avec Henri Dunant, dont il connaît bien la famille, dans la création de la Croix-Rouge. Il en est le premier président de 1863 à 1864 et reste président honoraire longtemps après. Alors qu'il était au service français, son supérieur, le colonel Baudrand, directeur des fortifications des îles Ioniennes lui donne une leçon de commandement que Dufour n'oubliera jamais : « *Ne vous contentez pas d'être un bon officier du génie, connaissez les autres services, apprenez à commander aux hommes.* »⁶ Il reçoit ainsi une compagnie de sapeurs à diriger.

Dans le cadre helvétique, en 1827 il devient le premier Genevois colonel fédéral. Il travaille à l'unité nationale via l'armée encourageant les réunions d'officiers de plusieurs cantons : « *L'esprit fédéral se propagerait dans ces réunions; il s'y formerait des amitiés ou tout du moins des relations qui peuvent être bien utiles dans des circonstances données. En un mot, la patrie y trouverait honneur et profit.* »⁷ La question du drapeau ne va alors pas de soi, comme il l'écrit : « *J'ai puissamment contribué à l'adoption du drapeau fédéral pour toute l'armée, je ne l'ai obtenue qu'après dix ans d'efforts.* »⁸ Une nation étant toujours composée de régions, la confusion entre la grande et la petite patrie est possible à toute époque. Dufour l'a bien compris. Le premier combat est toujours celui pour l'unité des forces qui n'est jamais acquise une fois pour toutes.

Premier défenseur de la patrie, il ne s'enferme pas dans un patriotisme étroit et garde un sentiment d'amitié pour la France où il a fait ses premières armes mais sans vouloir devenir son porteur d'eau, comme deux événements de sa vie le démontrent. En 1832, quand le roi Louis-Philippe lui accorde la Légion d'honneur, Dufour écrit au maréchal Soult : « *Cette distinction me prouve que j'ai toujours des amis dans un pays où j'ai fait mon éducation militaire, pour lequel je conserverai toujours une vive affection, et que je serai heureux de servir encore par tous les moyens qui seront en harmonie avec mes devoirs. Comptez, en particulier, que j'emploierai tous mes efforts et toute mon influence à faire défendre une neutralité qui est presque autant dans les intérêts de la France que dans ceux de*

2 Ibid., 1876, p. 183.

3 Ibid., 1876, p. 153.

4 Ibid., 1876, p. 131.

5 Ibid., 1876, p. 142-143.

6 Ibid., 1876, p. 25.

7 Ibid., 1876, p. 38.

8 Ibid., 1876, p. 36.

la Suisse. »⁹ Autre épisode en 1861, avec une délégation intercantonale d'officiers il va porter le drapeau fédéral à Lugano dans le Tessin à une époque où la France vient d'annexer, après traité et plébiscite, la Savoie.

C'est en patriote que Dufour aborde la campagne du Sonderbund. Pour lui, il s'agit avant tout une affaire « entre Confédérés » et il faut ménager l'avenir, la réconciliation nationale. Dufour continue son ordre général du 4 novembre ainsi : « *Engager les troupes fédérales, de la manière la plus instante, à se conduire avec modération et à ne pas se livrer à de mauvais traitements qui ne feraient qu'exciter une population qu'il faut tâcher de ramener par la douceur, pour avoir moins d'ennemis à combattre et arriver à une plus prompte solution... Empêcher à tout prix la violation des églises catholiques et des établissements religieux, pour faire disparaître, si possible, le caractère confessionnel que l'on s'efforce de donner à cette guerre.* »¹⁰ Ce type d'ordre est pertinent dans le cadre helvétique ou même européen. Que l'on mesure le rapide succès des armées françaises de Louis XVIII, intervenues pour rétablir le roi légitime pendant la guerre espagnole de 1823, au fiasco napoléonien empêtré de 1808 à 1814 dans une guérilla largement causée par des pillages et des sacrilèges grossiers... Par contre, à l'époque coloniale, pour ne pas avoir à souffrir d'embuscades sur la frontière du Nord-Ouest des Indes, actuel Pakistan, les Britanniques ouvrent leurs colonnes par un cadavre de rebelle pachtouton cousu dans une peau de porc. Les troupes fraîches émouluées qui oublient alors cette précaution sont invariablement victimes d'embuscades... La politique d'assistance sociale pratiquée par l'ISAF en Afghanistan conduit à un échec cinglant entre 2003 et 2021. Si, dans certains cas, un exemple de barbarie tempère la violence, dans le cas de Dufour la modération paye et limite les pertes. L'inverse aurait conduit à une effusion de sang.

La campagne du Sonderbund dure militairement vingt-cinq jours, la guerre vingt-neuf : « *Ainsi, vingt-cinq jours après le décret d'exécution, tout était terminé, du moins en ce qui concerne les opérations militaires. Le décret est du 4 novembre, la capitulation de Fribourg du 14, l'entrée à Lucerne du 24, et cinq jours après, la dernière convention était signée entre le chef de la Division n°I et les délégués du Valais.* »¹¹ On peut raisonnablement parler de Blitzkrieg, cela sans moteur combattant et dans le pays le plus montagneux d'Europe. Cette rapidité de résultat est due au rythme imprimé par Dufour aux opérations qui font tomber les centres de gravité les uns après les autres et démoralisent l'ennemi avant qu'il ne puisse réunir ses forces. Les objectifs qu'il fixe sont 1/ défendre Berne, 2/ frapper Fribourg qui est isolé, 3/ occuper Lucerne qui est la capitale de la rébellion, 4/ en finir avec le Valais. Ce qui est fait. Dès l'occupation de Lucerne, les cantons du Sonderbund demandent la fin des combats, Zoug s'était même rendu avant. Le Valais avec 5'000 mobilisés se rend sans combattre. Le grand objectif de Dufour, moral

et atteint, est de faire douter l'ennemi sur ses chances de victoire.

Les conditions logistiques et organisationnelles

Dix ans de service français ont marqué Dufour qui a bien compris que la force de la Grande Armée était son état-major général, la « tête d'armée » comme disait Napoléon. Une Grande Armée française à la mode de Babel qu'il fallait bien unir et qui comptait aussi bien des Hollandais que ces Valaisans qui, à la Bérézina, étaient pour contenir les Russes la seule force militaire cohérente avec le 7^e cuirassiers que commandait en second le lieutenant-colonel Claude Richardot. Dufour spécifie l'importance d'un commandement et d'une instruction unifiés dans le cadre fédéral : « *S'il est reconnu qu'une armée régulière est privée de sa principale force quand elle manque d'un bon état-major, combien à plus forte raison une armée de milices comme la nôtre doit-elle en avoir besoin ! Nos bataillons et nos escadrons, instruits séparément dans les différents cantons de la République, ne peuvent pas avoir cette habitude du service et cet ensemble qui ne s'acquière qu'à la longue par une pratique continue. L'armée suisse aura toujours une grande infériorité dans le début d'une campagne. Le difficile est de bien organiser les différentes branches administratives et militaires.* »¹²

Lorsque commence la guerre du Sonderbund, l'ennemi potentiel est réparti sur sept cantons. Dufour examine leur position géographique pour en dériver une stratégie : « *Les parties occupées par le Sonderbund formaient, au centre du pays, trois masses distinctes qu'on peut désigner sous les noms de Fribourg, des Waldstetten et du Valais... Une seule de ces masses renfermait plusieurs cantons : c'est la deuxième qui comprenait Lucerne, Uri, Schwytz, Unterwald et Zug ; les deux autres étaient formées chacune d'un seul canton, en sorte que le Sonderbund comptait sept Etats. Fribourg était complètement isolé et entouré par les cantons de Berne et de Vaud, offrant encore cette particularité qu'il avait des parties trop excentriques, ou entièrement détachées, qui ne pouvaient lui être d'aucune utilité. Le Valais, serré par de hautes montagnes presque infranchissables dans l'arrière-saison et séparé du canton de Vaud par le Rhône, n'avait de communication avec les Waldstetten que par le passage élevé de la Furca et la vallée d'Urseren sur le St-Gothard.* »¹³ L'encerclement ou l'isolement des cantons révoltés favorise leur blocus et permet de les battre au détail. La stratégie de Dufour est « plus politique que militaire », il s'agit d'abord d'être partout pour montrer sa volonté, empêcher l'ennemi de se réunir et d'autres mécontents de se révolter. Quelques remarques peuvent être faites : dans le passé les plus combatifs des Confédérés venaient des « cantons primitifs » et les Valaisans se sont révélés de rudes soldats au service étranger. Poussés à bout, avec un bon chef, ils peuvent alors être redoutables. La position centrale des Waldstetten facilite leur encerclement mais, comme

9 Ibid., 1876, p. 44-45.

10 Ibid., 1876, p. 183.

11 Ibid., 1876, p. 151.

12 Ibid., 1876, p. 37.

13 Ibid., 1876, p. 84-85.

pour le Paris de la Terreur en 1793-1794 ou le Moscou bolchevik de 1917 à 1921, ce n'est pas forcément un désavantage stratégique. Dufour le relève et ne méprise pas l'adversaire: « *L'armée du Sonderbund, quoique numériquement inférieure à l'armée fédérale, était cependant redoutable, par sa position centrale qui lui permettait d'agir en forces contre une partie quelconque du cordon qui l'enveloppait.* »¹⁴ Mais le colonel Salis-Soglio, promu général du Sonderbund, malgré une expérience des guerres d'Empire, n'est pas un grand manœuvrier à l'exception d'une pointe sans lendemain qu'il tente contre l'Argovie. Son véritable désavantage est d'ordre économique, l'industrie est à Berne, à Zürich et à Genève. Démographiquement, les rebelles catholiques peuvent lever au minimum 60'000 hommes, l'armée fédérale en lève d'abord 50'000 puis 100'000 quand l'épée est tirée le 4 novembre (plus précisément 98'861 le 16 novembre 1847).

Pour organiser l'armée fédérale, Dufour planifie six puis sept divisions, une réserve générale d'artillerie et une réserve générale de cavalerie. Il veille à l'équilibre linguistique et confessionnel des divisionnaires: « *Une telle nomination, où les deux opinions qui partageaient la Suisse étaient également représentées, éloigna toute idée de partis et de passions politiques.* »¹⁵ Il n'endivisionne pas sa cavalerie contrairement à l'usage. Sans doute, il ne souhaite pas que cette arme mobile, indépendante par nature, laissée à la discrétion des divisionnaires se livre à des raids de reconnaissance débouchant sur des embuscades et des pillages... Comme l'ennemi rompt les routes, les couvre d'abattis de sapin, les mine, coupe les ponts de chevalets alors nombreux, il dote les brigades qui forment ses divisions de tout un matériel de génie (scies, leviers, crics, barques) pour dégager les obstacles et éventuellement lancer des ponts de bateaux. Le premier soin de Dufour est logistique: « *Mais rien ne pouvait se faire, surtout avec des miliciens peu accoutumés aux privations, que les subsistances et la solde ne fussent assurées.* »¹⁶

Son expérience du commandement et de pédagogue apprend à Dufour qu'il ne suffit pas de dire ou d'écrire les choses pour être compris. Comme la guerre est une action collective, une réunion collective est nécessaire au-delà des instructions personnelles et particulières. Il organise un briefing avant d'attaquer Lucerne: « *Non content des explications écrites et des ordres qu'il avait déjà transmis aux commandants des divisions, le général voulut avoir avec eux une conférence pour leur expliquer verbalement ses intentions et s'entendre sur les moyens d'exécution, de manière à éviter, autant que possible, les fausses manœuvres et les maladresses.* »¹⁷

Les relations avec le politique

Les relations du général Dufour avec le politique se

caractérisent par le dévouement et le loyalisme. L'époque se prête à ça. Néanmoins, croire que tout se passe comme un chemin sans cailloux sous un ciel d'été serait grande naïveté. Dufour n'est pas la carapette du politique. Quand, au début de la crise du Sonderbund, une délégation de la majorité de la Diète fédérale vient lui donner le commandement suprême un jour d'octobre 1847, Dufour alors quartier-maître général au Conseil fédéral de la guerre, est chez lui en train de résoudre un problème mathématique. Il accepte sans joie ce « calice » mais trouvant les ordres imprécis, il se rend à l'assemblée et demande des explications. Un député lui répond: « *Eh bien, s'il fait tellement le difficile, on en trouvera un autre.* »¹⁸ C'est mal connaître la liberté de caractère et le sens de l'honneur du général Dufour qui sort la commission de sa poche et s'en va. Une autre députation rattrape la situation. Pendant la guerre elle-même, il doit répondre aux cris de quelques cantons victimes d'incursions des rebelles, mais surtout résiste aux politiques et repousse « toutes les propositions qui lui furent faites d'attaquer le Valais en même temps que Lucerne. »¹⁹ Un commandant en chef qui obéit rigoureusement au pouvoir politique comme une marionnette n'aura jamais la marge d'indépendance pour gagner la victoire. Ce ne sera qu'un gestionnaire de défaites comme les pays occidentaux en produisent beaucoup depuis la deuxième moitié du XX^e siècle. Dufour s'est montré un grand général, pratiquement à la mode de la stratégie chinoise traditionnelle qui veut que l'on gagne la bataille sans avoir à la livrer. Il a su ménager le sang de ses concitoyens et la réconciliation a prévalu sur le fossé de la rancœur.

L'excellence de ses relations avec le politique vaut à Dufour d'être nommé quatre fois par la Diète fédérale commandant en chef de l'Armée suisse, au moment où s'accumulent des nuages noirs aux frontières ou au-dessus du pays dans le cas du Sonderbund. La grande différence entre les guerres du Sonderbund et de Sécession tient au fait que le meilleur général du pays, en l'occurrence Guillaume-Henri Dufour accepte de commander l'armée fédérale contre les rebelles. Dans le cas américain, c'est le contraire qui advient: Robert E. Lee refuse la proposition du Président Abraham Lincoln et préfère défendre la petite patrie, son État, son « canton » pourrait-on dire, la Virginie. Plusieurs années de guerre et de massacres en résultent pour une défaite inéluctable mais reculée pour les rebelles du Sud, matériellement, numériquement écrasés. Deux ans après la crise du Sonderbund, le Printemps des Peuples travaille les États allemands et le canton de Vaud accueille des réfugiés révolutionnaires venant du Grand-Duché de Bade-Wurtemberg. Il faut une mobilisation des troupes fédérales pour que le voisin allemand comprenne que le droit d'asile n'est pas un vain mot. En 1856, la Prusse semble être derrière les agissements de la révolte royaliste de Neuchâtel et son roi n'accepte pas que la Suisse ait changé sans son assentiment la constitution de ce canton. Dufour est une nouvelle fois nommé commandant en chef et il reçoit l'aide diplomatique de Napoléon III. L'idée

14 *Ibid.*, 1876, p. 91.

15 *Ibid.*, 1876, p. 83.

16 *Ibid.*, 1876, p. 95.

17 *Ibid.*, 1876, p. 127.

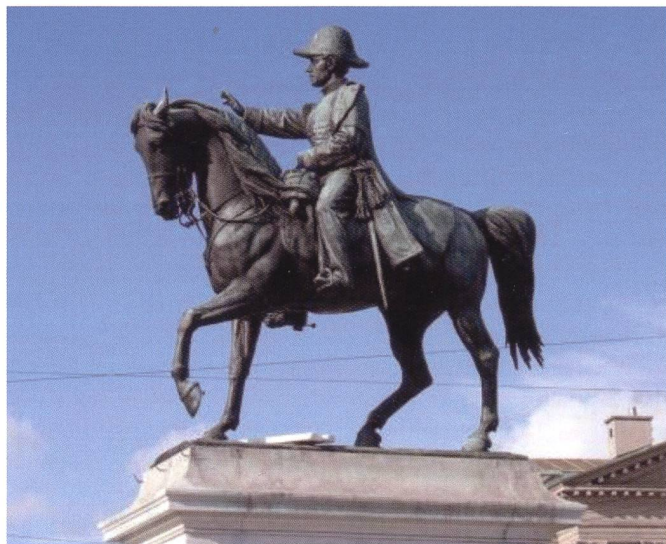
18 *Ibid.*, 1876, p. 178.

19 *Ibid.*, 1876, p. 153.

d'une annexion partielle de territoires suisses par une puissance bordière n'est alors pas inconcevable et la Suisse doit montrer les dents. La quatrième et dernière fois qu'il est nommé général en chef date de 1859, quand l'Italie débute sa deuxième guerre pour l'indépendance opposant aux Autrichiens les Piémontais renforcés des Français. La crainte justifiée est de voir la Suisse devenir un boulevard pour les armées belligérantes, comme cela est déjà arrivé en 1792, 1798 et 1799.

Aujourd'hui, ces dangers semblent rejetés dans les ombres du passé. Il est vrai qu'un conflit interconfessionnel helvétique entre catholiques et protestants paraît très improbable. Néanmoins, ce serait rejeter l'héritage du général Dufour que de s'endormir dans une béate confiance. Aujourd'hui, la trace de sang que l'islam radical laisse partout derrière lui peut, un jour, souiller la Suisse et de là naître un conflit interconfessionnel qui sera également interethnique. Même si le pragmatisme humaniste suisse peut l'éviter chez lui, ce n'est pas forcément le cas chez ses voisins. Il faudra dans cette sinistre éventualité garantir les frontières et modeler ces conflits pour ne pas se retrouver érodé par une lente guérilla de frontière ou pire.

P. R



Statue équestre du général Dufour sur la place Neuve à Genève.

traser[®]
swiss H3 watches

Retour aux sources : la nouvelle P69 Black Stealth signée traser swiss H3 watches

Impitoyable et sans compromis : un camarade à toute épreuve

